

de Maritzki n'est pas celui du premier venu ; le poète adoré de la Pologne n'y est pas oublié encore, et son fils a toute sa noblesse et toute sa fierté.

—C'est vrai, murmura la bonne dame ébranlée.

—Et puis, s'écria le comte en caressant sa barbe blanche du fond du grand fauteuil où il étendait sa jambe goutteuse, ce n'est pas là la meilleure raison : mais ce jeune homme nous a conservé notre fille au mépris de sa propre vie, et à cause de cela il a failli subir une peine infamante : n'est-ce pas un devoir pour nous que de le considérer comme notre fils ?... Et enfin, ajouta le vieillard en étouffant un soupir, nous en avons eu un fils, la chair de notre chair et le sang de notre sang, qui n'a pu donner de bonheur ni à ses vieux parents ni à sa femme. Xénie est libre ; si son cœur parle cette fois, pourquoi ne serait-elle pas dédommée de tout ce qu'elle a souffert dans une première union ?

Xénie souriait.

La comtesse avait un pli sur le front.

—Mignonne, dit-elle toute songeuse à la jeune femme, je ne sais où j'ai entendu déjà ce nom de Maritzki... autrefois... Rappelle-moi donc celui de l'homme qui a... qui a... tu sais bien... par qui ta pauvre mère a été... enfin...

—Cet homme était un pauvre vieux fou ; j'ai oublié son nom... ne m'en parlez jamais. Quand à Fidelio, je le tiens pour l'être le meilleur et l'âme la plus élevée qui soit sur la terre ; n'est-ce pas la plus grande garantie de bonheur qui me puisse être donnée ?

—Qu'il en soit comme tu voudras, ma fille, répondit la vieille dame ; tout ce que tu feras sera bien fait.

—Et puis, poursuivait M. de Folnard, aussi bien nous ne sommes éternels ni l'un ni l'autre ; Xénie a besoin d'un protecteur au cas où nous viendrions à lui manquer.

Le même soir, Xénie et Fidelio causaient ensemble dans la douce tiédeur du boudoir bien clos ; le second parlait tristement mais avec fermeté du départ qu'il voulait effectuer le lendemain, sa présence pouvant être mal interprétée au château de Folnard.

D'ailleurs, lui-même, en son âme extrêmement délicate, sachant qu'une affection réciproque les unissait l'un à l'autre, se disait que jamais cette amitié, doublée de reconnaissance de sa part, ne se changerait en un lien plus étroit, Mme de Folnard était vicomtesse, lui n'avait pas de titre ; elle était riche, il était pauvre. C'était un motif suprême pour s'éloigner d'elle à jamais, car la fierté ombrageuse du jeune homme ne lui permettait aucun espoir.

—Et que comptez-vous faire ? où irez-vous ? demanda Xénie.

Fidelio soupira :

—Où il plaira à Dieu ! ce que je ferai ? Je n'en sais trop rien... Je suis isolé ici-bas comme une épave qui roule à la mer ou une feuille dans le tourbillon des vents. Je suis dégoûté de mes fonctions d'instituteur... Je crois que je vais m'occuper de musique... La musique n'est-elle pas le baume qui soulage toutes les blessures ?...

La vicomtesse leva sur lui ses yeux de velours empreints d'une indéfinissable expression de tendresse :

—Mon ami avant de nous séparer, j'ai besoin que vous m'affirmiez que vous n'éprouvez plus pour moi ni colère ni rancune.

—Oh ! fit le jeune homme en lui prenant les mains, pouvez-vous parler ainsi quand je ne ressens pour vous que de l'adoration ?

—Mais le passé entre nous... murmura la vicomtesse.

—Je ne m'en souviens plus... Dieu dit de pardonner... Nous avons l'un et l'autre à pardonner... oublions.

—Fidelio, savez-vous ce que j'ai pensé ? Dieu nous a peut-être réunis de nouveau pour que nous nous donnions la tâche de réparer ensemble la faute de nos parents.

—Que voulez-vous dire ?

—Il nous a créés pour nous rencontrer dans les mêmes désirs du bien. Fidelio, unissons nos deux vies et travaillons au bien de l'humanité. Ma mère a été fatale aux vôtres, votre aïeul me l'a prise... Mais vous m'avez sauvé la vie, nous ne sommes donc pas quittes l'un envers l'autre ; c'est moi qui vous reste redevable ; je ne veux vous payer qu'en tendresse et en bonheur. Fidelio Maritzki, voulez-vous que je sois votre femme ?

—Vous ?.. s'écria Maritzki en se levant d'un bond, pâle comme un mort.